

Jacques  
Gravereau



# LA CHINE CONQUÉRANTE

Enquête sur une étrange  
superpuissance



EYROLLES

**F**aut-il craindre la Chine? Après avoir réussi une émergence inouïe en moins de trente ans, ce géant de près d'un milliard et demi d'habitants se voit déjà en hyperpuissance mondiale et n'hésite plus à l'affirmer haut et fort.

En faisant partout déferler ses exportations, en siphonnant les matières premières de la planète, la Chine peut-elle infléchir la marche du monde? Ses gesticulations militaires tonitruantes en mer de Chine vont-elles mener à un conflit international majeur? Quelle est la véritable nature de ce curieux régime, à la fois totalitaire et capitaliste, où un Parti communiste de 88 millions de membres règne sans contre-pouvoirs?

Jacques Gravereau décrypte avec beaucoup de finesse la Chine d'aujourd'hui et nous donne les clés pour comprendre de l'intérieur les modes de pensée de cette grande culture aux antipodes des standards occidentaux.

Voici un portrait détonnant de la Chine, de son impressionnante montée en puissance, mais aussi d'un désastre écologique majeur, de fragilités sociales préoccupantes, d'une fuite en avant économique de plus en plus problématique, d'un nationalisme dangereusement attisé par un Parti qui l'utilise comme recette pour sa pérennité.

Vivant et inspiré, sans langue de bois, ce livre fourmille de surprenantes histoires vraies. Il se lit comme un roman.

*« LE grand livre sur la Chine que l'on attendait depuis longtemps.  
Un regard passionnant, nouveau et décapant. »*

Éric Laurent, écrivain et grand reporter

*« Avec l'acuité dont il a déjà fait preuve, Jacques Gravereau  
porte un regard très éclairant sur les ambitions de la Chine. »*

Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères

© Biels Jean Marc HEC Paris



**Jacques Gravereau** est l'un des grands experts européens de l'Asie contemporaine et de la mondialisation. Président d'Honneur de l'Institut HEC Eurasia, qu'il a fondé et dirigé pendant vingt-cinq ans, il est l'auteur, entre autres, de *La Chine après l'utopie*, du *Japon au XX<sup>e</sup> siècle* et de *L'Asie majeure*.

# **La Chine conquérante**

Groupe Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)

Réalisation des cartes : Bernard Sullerot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2017  
ISBN : 978-2-212-56653-6

Jacques GRAVEREAU

# **La Chine conquérante**

Enquête sur une étrange superpuissance

**EYROLLES**

The logo for EYROLLES features the name in a bold, sans-serif font. Below the text is a horizontal line with a small grey circle centered on it, resembling a stylized underline or a decorative element.



# Table des matières

Introduction .....	7
--------------------	---

## PARTIE 1

### Une réussite vertigineuse

CHAPITRE 1	
Trente ans d'utopie .....	15
CHAPITRE 2	
La seconde révolution de Deng Xiaoping .....	27
CHAPITRE 3	
Fabrique du boom .....	35
CHAPITRE 4	
Le monde accro à la Chine .....	47

## PARTIE 2

### Le prix du « toujours plus »

CHAPITRE 5	
L'horreur écologique .....	59
CHAPITRE 6	
Dans l'eau claire, pas de poisson .....	67
CHAPITRE 7	
Les nouveaux coolies .....	75

CHAPITRE 8	
<b>Pas vu, pas pris ! Le juteux pillage mondial</b> .....	85
CHAPITRE 9	
<b>L'empire du fric</b> .....	91
CHAPITRE 10	
<b>Un état de friture perpétuelle</b> .....	99

### PARTIE 3

#### **Des règles du jeu « aux caractéristiques chinoises »**

CHAPITRE 11	
<b>« Servir le peuple »</b> .....	113
CHAPITRE 12	
<b>Se servir</b> .....	123
CHAPITRE 13	
<b>Lénine et Internet</b> .....	139
CHAPITRE 14	
<b>Un « État de droit socialiste aux caractéristiques chinoises »</b> .....	149
CHAPITRE 15	
<b>Penser autrement</b> .....	161
CHAPITRE 16	
<b>Les intraduisibles</b> .....	177

### PARTIE 4

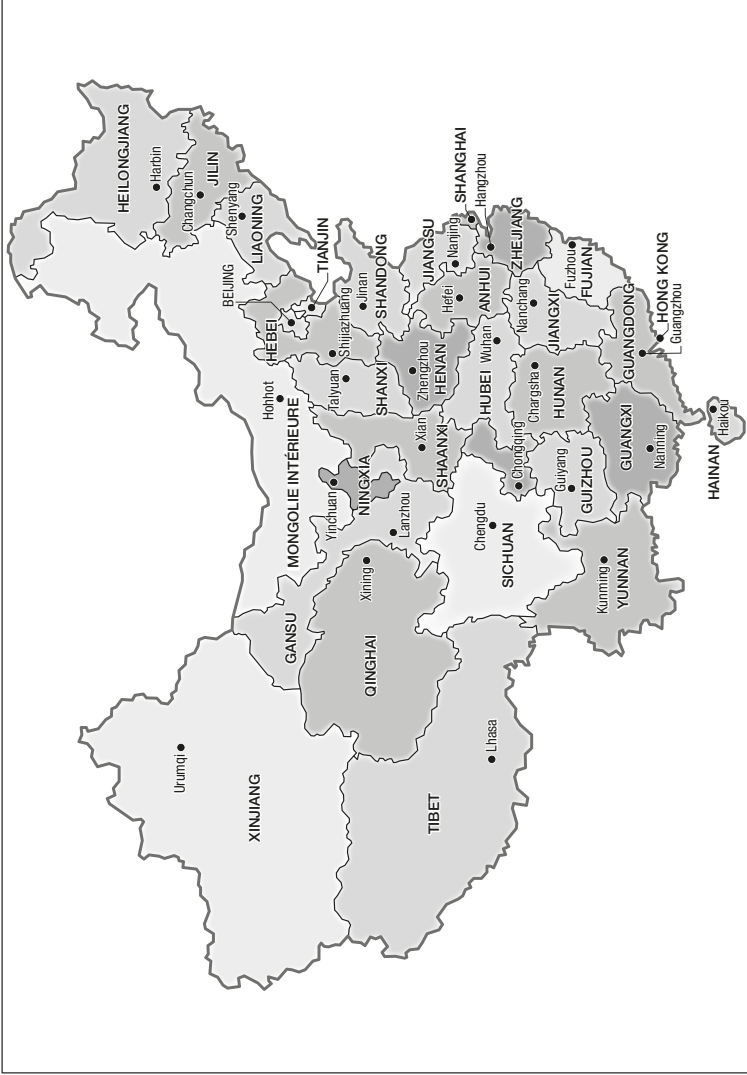
#### **La Chine, hyperpuissance ?**

CHAPITRE 17	
<b>Colosse aux pieds d'argile</b> .....	187



CHAPITRE 18	
<b>Innovation : encore un effort !</b> .....	197
CHAPITRE 19	
<b>Chiens de faïence : la Chine et ses voisins</b> .....	211
CHAPITRE 20	
<b>Une guerre pour la mer de Chine ?</b> .....	225
CHAPITRE 21	
<b>L'« émergence pacifique »</b> .....	237
CHAPITRE 22	
<b>Un softpower chinois ?</b> .....	247
<b>Postface de Léon Vandermeersch</b> .....	261
<b>Du même auteur</b> .....	267
<b>Bibliographie</b> .....	269
Ouvrages.....	269
Études, rapports et articles choisis en français ou en anglais.....	273
<b>Transcription phonétique des caractères chinois en pinyin</b> .....	275
<b>Remerciements</b> .....	277
<b>Index</b> .....	279

La Chine (carte administrative)



# Introduction

Le 3 septembre 2015, le président chinois Xi Jinping, debout dans sa limousine « Drapeau rouge » de fabrication locale, s'avance lentement sur l'immense place Tian An Men pour inaugurer le plus grandiose défilé militaire auquel Pékin ait assisté de mémoire d'homme. Il a troqué son costume-cravate quotidien pour une vareuse noire dépouillée de style Mao, attribut de sa position de chef des armées. Le temps est radieux. Il faut dire que le Parti communiste a déclenché cinq jours auparavant l'opération « parade bleue », en intimant l'ordre à 10 000 usines et aux multiples chantiers de cesser toute activité, afin de nettoyer le ciel de l'infâme pollution habituelle. 850 000 citoyens « volontaires » affublés d'un brassard rouge patrouillent les rues depuis une semaine pour qu'il n'y ait pas d'anicroche. Sur fond de troupes innombrables au pas cadencé et de rampes de missiles intercontinentaux chinois, il prononce un discours lénifiant à l'usage du monde : « Nous autres Chinois aimons la paix. La Chine ne recherchera jamais l'hégémonie ni l'expansion ». Ce mélange d'intimidation massive et de déclaration pateline est une forme d'humour très particulière, un peu délicate à décoder. Il y a là Vladimir Poutine, qui apprécie en amateur, et quelques autres, pour célébrer le 70<sup>e</sup> anniversaire de la défaite du Japon lors de la seconde guerre mondiale. Cette cérémonie martiale est censée marquer le retour de la Chine sur la scène des grandes puissances mondiales.

Depuis que ses pairs l'ont coopté au pinacle du pouvoir fin 2012, il a invoqué de façon de plus en plus insistante le mot *fixing*, terme générique qui évoque le renouveau, la renaissance, bref la « restauration » d'une splendeur chinoise ancienne. Il ne s'est sûrement pas concerté avec d'autres leaders autoritaires qui rêvent tout haut d'une restauration de la puissance mythique de leurs empires décatis, comme Vladimir Poutine qui se voit en tsar d'une nouvelle Union soviétique, ou Recep Erdogan qui caresse son rêve de sultan d'un empire ottoman autrefois brillant. Cette séquence nostalgie est dans l'air du temps : c'était tellement mieux « avant », quand le monde nous mangeait dans la main. Mais pour le président Xi, beaucoup plus que pour ses collègues autocrates, la restauration d'une dignité censément perdue est à portée de main, car la Chine a fait un formidable bond en avant depuis l'époque où lui-même était en culottes courtes, il n'y a pas si longtemps.

À la mort de Mao Zedong en 1976, âgé de 23 ans, il venait de sortir d'une longue relégation dans les solitudes glacées du nord-ouest du pays, laminé par une sauvage campagne de déportations déclenchée par Mao, pendant laquelle son père, autrefois « prince rouge » de l'aristocratie révolutionnaire, était passé à la trappe. Personne, et surtout pas lui, ne pouvait imaginer ce qui allait se passer à sa génération.

La Chine était alors indigente. Elle s'était enfermée sous le règne brouillon et cynique de Mao dans un isolement hautain et dans un déni de réalité assis sur des dogmes fumeux. Ni les photos savamment retouchées des bleus de chauffe asexués du peuple travailleur ni les distributions gratuites des magazines de propagande publiés dans toutes les langues n'arrivaient à masquer l'état dramatique de sous-développement de la Chine aux quelques étrangers qui pouvaient voyager sur place avec de parcimonieux visas et l'encadrement de sourcilleux cerbères.

J'ai eu la chance d'« aller à la Chine », comme disaient nos anciens, bien avant la disparition de Mao, à une époque où sa hargne à mettre le pays en coupe réglée était intacte. Pour sa « Révolu-

tion culturelle », qu'il avait lancée en 1966, il avait délégué à son épouse, la furieuse Jiang Qing, et à ses créatures sorties de nulle part, le sale boulot idéologique et répressif. Les années de plomb maoïstes ont été glaçantes, avec leurs hordes de gamins décérébrés arborant des foulards de *gardes rouges*, leurs campagnes de calligraphies murales dénonçant d'affreux ennemis, leurs chromos du président Mao nimbé d'un halo éthéré qui couvraient les murs, leur langue de bois dont on m'avait appris à déchiffrer les slogans débiles, les « écoles du 7 mai » qu'on m'a fait visiter, où étaient enfermés pour des années des cadres tétanisés « à rééduquer », les « opéras révolutionnaires » de madame Mao à toutes les sauces. Le brouillard idéologique exalté des maoïstes parisiens de cette période m'a toujours laissé de marbre, peut-être parce que j'avais une formation économique concrète, pas bien adaptée aux élucubrations hors-sol.

La résurrection de la Chine à partir des années 1980 a été très progressive. On ne savait pas trop, au début, où mènerait la politique de réformes et d'ouverture lancée par un petit bonhomme d'un mètre cinquante-deux, Deng Xiaoping, omniprésent en première page du *Quotidien du Peuple* bien que sa position officielle restât floue. La renaissance chinoise, chancelante les premières années, s'est ensuite consolidée peu à peu avec des résultats qui ont fait boule de neige. Les étrangers sont devenus bienvenus, surtout les représentants des entreprises modernes. Ils se concentraient alors au Grand Hôtel de Pékin, car il n'y en avait pas beaucoup d'autres. C'est de là que nous avons observé la naissance de l'entreprise privée, incarnée par une petite vieille qui, un beau matin de 1980, a installé sa carriole au coin de l'avenue pour vendre des glaçons parfumés baptisés « glaces ». J'ai pris la photo de cette pionnière anonyme, que je conserve précieusement. L'événement a cristallisé toutes les conversations : quelque chose d'extraordinaire se passait en Chine.

Au cours des années 1990, la machine s'est emballée. Partout sortaient de terre de nouveaux immeubles et de nouvelles autoroutes. Des dizaines de millions de paysans se sont mis à migrer

vers les lumières de la ville pour se faire embaucher comme ouvriers d'une énorme machine industrielle qui s'était mise en marche de manière inexorable, surtout dans le sud proche de Hong-Kong et autour de Shanghai. Les villes sont devenues de vastes chantiers de construction où trimaient d'autres paysans miséreux. Autrefois d'une austérité grise de couvent, elles se sont couvertes de magasins, de restaurants et de lumières. L'ouverture s'est étendue également, très progressivement, au domaine des idées étrangères, beaucoup plus sensibles. Nous avons pu ouvrir sur place des formations de dirigeants à partir de 2000, auxquelles j'ai pris toute ma part et où la soif d'apprendre était enthousiaste. On évitait de parler politique, car nous savions que le Parti contrôlait tout – les conversations privées ne laissaient aucun doute à ce sujet – même si sa main de fer était pour nous revêtue d'un velours courtois. Dans le domaine économique, tout était possible, bercé par l'euphorie de taux de croissance qui, année après année, dépassaient 10 %. Les statistiques étaient mirobolantes : la richesse par habitant passa de 190 dollars en 1980 à 8 000 en 2015, ce qui, multiplié par la masse d'un milliard quatre cent millions d'habitants, est sidérant. Et même si l'on prenait ces chiffres avec des pincettes, on avait des yeux pour voir cette nouvelle révolution chinoise dans la rue.

Pendant ce temps-là, Xi Jinping, sorti de sa grotte de la province du Shaanxi à la fin de la Révolution culturelle, avait entamé son ascension de cadre du Parti communiste, d'une province à l'autre, pour arriver finalement au sommet à 59 ans. Il avait œuvré avec ses pairs aux grandes réformes initiées par Deng Xiaoping. Toutefois, Deng avait donné dès le départ un prudent conseil de profil bas, disant poétiquement qu'il fallait « masquer la lumière et nourrir l'obscurité ». La réussite économique fulgurante avait donc été menée sans trop de postures fanfaronnes, presque par effraction aux yeux du monde.

Mais le pays avait muté en profondeur et, en même temps, les ressorts du pouvoir chinois. Il y a trente ans, le Parti pouvait invoquer à loisir l'idéologie pour asseoir son autorité comme machine de gouvernement incontestée sur une société pauvre, égalitaire et

largement rurale. Le rapide développement économique et l'urbanisation à outrance ont ensuite engendré une société constituée de nouvelles classes moyennes. Au fil du temps, celles-ci sont devenues plus éduquées, plus communicantes, beaucoup mieux informées par Internet, en un mot plus sceptiques, de plus en plus allergiques à l'arbitraire. Le recours à l'idéologie s'est alors affadi en rengaine rhétorique. Le Parti a certes réussi à fabriquer un progrès économique rapide, vérifiable, positif pour la grande majorité des gens, seul à même d'entretenir l'espoir de lendemains qui chantent. Cette croissance pouvait justifier le vieux concept impérial chinois de « mandat du ciel », qui légitime le monopole du pouvoir aux mains de la direction suprême pour autant qu'elle produise des résultats tangibles, ce qui avait été le cas. Mais la croissance remarquable des « trente glorieuses » chinoises commence aujourd'hui à se tasser sérieusement et durablement. La légitimité de la caste au pouvoir doit donc trouver de nouveaux points d'appui, faute de quoi elle se retrouvera en apesanteur. Elle doit faire preuve d'imagination pour s'assurer de sa pérennité, ce qui est son horizon absolument prioritaire.

Xi Jinping, dès son arrivée, prend l'initiative d'une rupture politique. Il bouscule radicalement les postures discrètes des décennies précédentes. Pour unifier à nouveau la société, il la fait s'embarquer dans un « rêve chinois » avec l'image d'un « grand rajeunissement de la Chine ». La reconnaissance par le monde de l'ineffable civilisation chinoise peut sans doute rassembler le peuple, sincèrement convaincu qu'elle est supérieure à toutes les autres sur la planète. Bien entendu, réaffirme-t-on, le Parti omniscient ne peut prendre que de sages décisions que nul ne peut discuter, quitte à le purifier de ses mauvais penchants pour la corruption. On affiche à l'intérieur des slogans nationalistes qui flattent des instincts simplistes et à l'extérieur des postures virulentes d'une Chine conquérante, au nom de la « restauration » de la grandeur chinoise. Les voisins asiatiques de la Chine ont de quoi s'en alarmer. L'Occident révisé fébrilement ses stratégies vis-à-vis d'une Chine qui lui conteste de plus en plus son magistère sur le monde.

La Chine est devenue la deuxième puissance économique mondiale. Elle projette d'accéder bientôt au premier rang, en se dotant chemin faisant des attributs d'une hyperpuissance en matières technologique et militaire. Dans ce cas, la porte lui serait ouverte pour faire régner ses normes et son ordre sur le globe. C'est-à-dire sur nous. C'est l'ambition affichée dans son nouveau discours à l'usage du monde. Mais il peut y avoir bien loin entre le rêve et la réalité. Il n'est pas du tout certain que la Chine devienne cette hyperpuissance. Nous allons voir pourquoi.

Comment évaluer cette montée en gamme inexorable de la Chine et ses conséquences ? On peut en appeler à l'histoire, à l'économie, à la science politique, à la stratégie pour donner sens aux choses vues sur le terrain au fil des ans. Nous autres Européens avons également besoin, après nous être assoupis à l'issue de la guerre froide et avoir occulté l'Union soviétique, de redécouvrir la vraie nature d'un régime léniniste dans une Chine où l'on ne vote toujours pas, où le Parti unique a forcément raison, où Internet est sous cloche. Mais au fil de l'enquête, on reste encore sur sa faim. Car la Chine nous confronte aussi à une différence culturelle majeure, à des visions de l'homme, de la société, du pouvoir, des contrats, qui sont depuis toujours à mille lieues des paradigmes occidentaux, complexes à apprivoiser. Des incompréhensions de fond perturbent tout dialogue sérieux de part et d'autre. La Chine est une étrange superpuissance, étrangère à nos modes de pensée. C'est peut-être là le vrai danger.



## PARTIE 1

# Une réussite vertigineuse



## Chapitre 1

# Trente ans d'utopie

Le regard bonasse de Mao Zedong embrasse toujours l'immense place Tian An Men, le cœur mythique de Pékin. Mao n'a jamais quitté ce lieu où il avait proclamé l'avènement de la République populaire de Chine le 1<sup>er</sup> octobre 1949. Au nord de la place, sur la porte rouge de la Cité interdite, son portrait sacré, un grand tableau d'une tonne et demie, domine les badauds. Au sud, sa dépouille embaumée est exhibée à la dévotion des foules dans un vaste mausolée d'architecture improbable. Nul n'échappe à Mao.

En 1949, la Chine revient sur la scène mondiale après plus de cent ans de soubresauts mortels, où « l'empire du Milieu » multimillénaire a bien failli être englouti. Le pays, enfin réunifié, va pouvoir retrouver un rang de nation respectable, avec tout son poids de 540 millions de citoyens à ce moment-là. Les défilés dans toute la Chine, sévèrement encadrés par les nouveaux maîtres communistes, témoignent d'un honneur retrouvé et d'une belle unanimité de façade. La Chine est de retour dans le concert des puissances. Désormais, le monde va devoir sérieusement compter

avec elle, c'est du moins l'image qu'elle projette. Mais il faudra en réalité attendre une trentaine d'années de plus.

La situation à l'avènement de Mao est catastrophique. La guerre contre l'invasion japonaise, suivie de la guerre civile, a fait 60 millions de morts chinois depuis les années 1930. Il n'y a plus d'infrastructures d'aucune sorte. Les productions agricoles sont désorganisées et détruites. La pauvreté individuelle est au-delà du dramatique. La Chine n'est même pas membre de l'Organisation des Nations unies, car on lui a préféré l'ersatz de légitimité de l'ancienne République de Chine et de son leader Chiang Kai-chek, réfugié à Taïwan. Il est vrai que l'on entre dans la guerre froide et que cette puissance communiste sœur de l'Union soviétique est traitée comme un paria. Cela va créer un lourd ressentiment à l'encontre d'une « communauté internationale » dominée par l'Occident, que la Chine retrouve sur son chemin après l'avoir subie sur son propre sol au cours du siècle qui précède la République populaire.

Les chantiers de Mao sont surhumains. Les slogans mille fois martelés annoncent des lendemains qui chantent. Mais il y a tromperie sur la marchandise. Car Mao ne se soucie ni d'économie ni d'organisation, ni d'un minimum de bien-être de sa population. Le seul « rêve chinois » qui vaille est sa vision de nouvel empereur paranoïaque. Il aurait pu être un grand et sage réformateur, même rude, comme Mustafa Kemal en Turquie. Il sera un *deus ex machina* cynique et sanguinaire, sur les traces de son « camarade » Staline. Il ne fait que de la politique, sans jamais se confier à personne ni prendre conseil, circulant d'une résidence à l'autre dans son train blindé, enfermé dans ses bibliothèques remplies de livres d'histoire, égayé par des danseuses du ballet de Pékin à son usage très privé. Le Parti communiste est entièrement à sa botte, derrière la façade d'une « direction collective ». Il l'a épuré année après année depuis qu'il en a pris les rênes en 1934, avec des purges plus vicieuses et sauvages les unes que les autres, qui sont sa marque de fabrique.

En 1950, il lance une grande réforme agraire. Celle-ci est certes nécessaire, mais la forme incroyablement brutale que les

commissaires politiques lui donnent dans chaque village donne le ton. Deux millions de supposés « propriétaires » y laissent la vie, la plupart du temps dans des circonstances atroces. Ce n'est qu'un début. En février 1957, Mao Zedong prononce un grand discours : « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent ». Il encourage la critique des politiques menées jusqu'alors. La parole ne tarde pas à se libérer. Beaucoup d'intellectuels et d'étudiants vont s'enhardir à commenter la conduite des affaires de manière de plus en plus ouverte au cours des mois suivants. C'est un piège affreux. En juin 1957, une brutale « campagne de rectification » s'abat contre ces derniers, qualifiés de « droitiers ». 550 000 sont envoyés en camps de travail. Ils ne seront en général réhabilités qu'après la mort de Mao, s'ils n'ont pas succombé entre temps aux mauvais traitements.

En 1958, il déclenche le « Grand Bond en avant ». On commence par la collectivisation totale des terres agricoles, que l'on regroupe en 23 500 « Communes populaires », théoriquement autosuffisantes, dotées d'une bureaucratie imbécile. On mobilise ensuite par la propagande et la coercition toute la population, avec l'objectif affiché de rattraper la production d'acier de l'Angleterre en quinze ans par ses propres forces locales. La folie gagne les villages, qui doivent bricoler des hauts-fourneaux de fortune dans lesquels on jette tout morceau de métal que l'on peut récupérer, y compris les outils et les poignées de porte. Les grains sont réquisitionnés avec la dernière sauvagerie, y compris les semences prévues pour l'année suivante. Il n'y a pas besoin d'attendre longtemps les conséquences. En deux ans et demi, toutes les productions s'effondrent. Il n'y a plus rien à manger d'un bout à l'autre du pays. Le bilan sera de l'ordre de 30 millions de morts de famine, dans la plus basse fourchette des estimations officieuses. On ne l'admettra jamais. Ce sujet reste tabou encore aujourd'hui : absolument interdit de l'évoquer. Comme si le Grand Bond n'avait jamais existé. Supprimé de la photo.

Mao est mis en cause par les hauts échelons du Parti après l'échec retentissant du Grand Bond. Il ne le supporte pas et décide de se venger. En 1966, il lance dans les rues des millions de gamins,

dopés par son verbe et par un culte de la personnalité sans précédent, avec pour mot d'ordre de monter « à l'assaut du quartier général », qui enjoint de dégager tout l'establishment du Parti. C'est le début de la « Grande Révolution culturelle prolétarienne ». La violence aveugle s'abat de nouveau sur la Chine. Elle va durer dix ans, en passant par des phases et des péripéties multiples, jusqu'à la mort de Mao lui-même, le 9 septembre 1976.

Certes Mao a réuni une Chine éclatée. Il l'a libérée de la prégnance étrangère, ce qui n'est pas rien. Il a mis la société au pas et au travail à coup de commissaires politiques. L'électrification massive est à porter au crédit de ces années, comme sans doute le décroisement des femmes dans la vie quotidienne. Mais la situation de la Chine après une trentaine d'années d'utopie maoïste est indigente. Il l'a fermée impitoyablement et a amplifié année après année un retard technique abyssal. « Compter sur ses propres forces », le slogan autarcique des années Mao, combat la crainte de la contamination venue de l'extérieur, mais laisse le pays exsangue. La pauvreté égalitariste et la mainmise bureaucratique tentaculaire, érigées en vertus « socialistes », contribuent à la stagnation dans des proportions inconcevables, au moment même où l'Occident surfe sur ses Trente Glorieuses économiques. À la mort de Mao, la richesse chinoise par habitant est 1/53<sup>e</sup> de celle des États-Unis.

Le bilan de l'imperium dévoyé de Mao contre son propre peuple, en l'absence de guerre extérieure, est évalué entre 45 et 70 millions de morts violentes pendant ses vingt-sept ans à la tête de la République populaire<sup>1</sup>. Personne dans l'histoire n'a fait « mieux ». Sans commentaire.

Pauvre Chine ! Depuis cent ans, elle n'en finissait pas de s'enfoncer. Elle avait été rayée de la carte des puissances qui comptent.

1. L'expédition d'un million et demi de « volontaires » lors la guerre de Corée en 1950 s'est soldée par 400 000 morts et disparus chinois. C'est presque l'épaisseur du trait dans le livre noir de Mao.

Sa splendeur passée était en mille morceaux. On rabâche encore aujourd'hui dans toutes les écoles chinoises l'injonction de « ne jamais oublier l'humiliation nationale » (*wu wang guochi*), pour rappeler ce déclin de la Chine depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui remonte en réalité à bien plus loin.

L'ouverture de la Chine fut forcée par les puissances européennes. Dès le début du capitalisme occidental, de grandes compagnies internationales s'étaient créées et, profitant des progrès de la construction navale, s'étaient mises à sillonner les mers. Les Anglais avaient fondé la British East India Company dès 1600 et foncé vers l'Inde *via* le cap de Bonne Espérance. La compagnie néerlandaise des Indes VOC naquit en 1602. Colbert créa la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales en 1664. Toutes envoyèrent leurs navires vers l'Orient pour en rapporter des produits chinois, indiens ou indonésiens. Nos ancêtres les mieux lotis étaient prêts à payer des fortunes pour acheter du poivre d'Indonésie (essentiel pour assaisonner la viande en l'absence de frigidaires !) ou de la porcelaine chinoise. Ces compagnies se dotèrent également de navires de guerre pour protéger leurs bateaux marchands des pirates et autres menaces. Elles créèrent des comptoirs dans les îles de l'océan Indien et sur les côtes, prémices de la colonisation, et poussèrent encore plus vers l'est. Dès 1557, les Portugais s'étaient établis à Macao. En 1619, la VOC hollandaise fonda Batavia, en Indonésie. Tout le monde établit des comptoirs, tels les Français à Pondichéry ou Chandernagor à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Anglais vont peu à peu monter en puissance à partir de leur brillant apanage indien. Pour protéger ses actifs, la *Company* britannique aura jusqu'à 280 000 hommes de troupe à son apogée – première armée du monde ! – avant que l'État britannique se substitue à elle en 1858.

Les marchandises se payaient en or en Europe et en argent-métal en Asie. Les importations européennes dépassaient de loin les exportations, générant un lourd déficit structurel. Ceci amena les Européens à se retrouver à court d'argent, au sens métallique ! Pour contrer l'hémorragie de métal-argent, les Britanniques trouvèrent une solution : l'opium, facile à produire en Inde, et que l'on pourrait vendre

en Asie... en taels d'argent. Le gouvernement de Westminster ferma les yeux, c'est une litote. À partir de l'Inde, les marchands anglais poussèrent vers la Chine et ne tardèrent pas à attirer une masse de clients d'autant plus fidèles qu'ils devenaient dépendants. L'empire chinois s'en alarma et prohiba l'opium dès 1729. Il n'empêche. En 1838, l'East India Company ne livrait en Chine pas moins de 2 600 tonnes du produit. Un grand mandarin de Canton en détruisit 20 000 caisses en juin 1839. Furieux, le lobby des entreprises britanniques appela à la rescousse son gouvernement, lequel expédia des navires de guerre en mer de Chine, au nom de la « protection du libre-échange ».

En 1840, la messe est dite : la flotte et l'armée chinoise ne peuvent rien faire contre la puissance des armes modernes occidentales. C'est la première « guerre de l'opium », qui ouvre le territoire chinois à l'appétit des marchands occidentaux, appuyés par leurs canonnières et disposant des renseignements précieux fournis par les missionnaires chrétiens implantés sur le terrain. Le port de Hong-Kong, îlot rocheux désert cédé lors du premier grand « traité inégal » de Nankin en 1842, en est le symbole le plus éclatant. Le commerce de l'opium fera florès puisqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, 40 millions de Chinois s'y adonnaient, soit 10 % de la population de l'Empire.

S'ensuit pour la Chine un siècle de prédatons étrangères, de désordres et d'humiliations, depuis l'avanie du pillage anglo-français du féérique Palais d'été en 1860, dans la banlieue de Pékin, jusqu'aux concessions territoriales multiples arrachées à un pouvoir impérial chinois déliquescents – à commencer par Shanghai –, à la floraison des consulats étrangers dans les profondeurs de la Chine, aux business douteux de toute nature dont tout le monde profite, à la guerre des Boxeurs en 1900, au diktat japonais des infamantes « 21 demandes » en 1915, jusqu'à l'invasion japonaise en Mandchourie en 1931, puis dans le reste du pays en 1937 avec le terrible sac de Nankin.

Le récit national chinois attribue la descente aux enfers de la Chine aux vilains étrangers, et il est vrai qu'il y a matière. Mais



ça n'est pas si simple. L'humiliation nationale, c'est d'abord pour les Chinois de réaliser brutalement leur infériorité à l'occasion de conflits entre des puissances industrielles dynamiques et une Chine stagnante refusant la notion même de « progrès ». La superbe chinoise, nourrie d'isolement, est atteinte à son tréfonds. Le Japon de l'empereur Meiji, à la même époque, est confronté aux mêmes constats, mais il en tire très rapidement des conclusions pragmatiques vigoureuses en se construisant une puissance moderne et en réformant ses institutions, non sans soubresauts violents il est vrai. Pas la Chine.

Le délitement de la dynastie des Qing d'origine mandchoue (donc « étrangère »), au pouvoir sur le trône céleste depuis 1644, n'est pas seulement dû aux incursions occidentales, lesquelles n'ont qu'un impact limité dans les profondeurs de l'immense Chine. Il suit un cycle, répétitif dans l'histoire millénaire chinoise, de montée en puissance symétriquement suivi d'un long affaïssement de toutes les dynasties impériales, généralement sur environ trois siècles. L'effroyable révolte des Taïping, de 1851 à 1864, qui fit entre 20 et 30 millions de morts, est essentiellement une affaire intérieure chinoise de révolte millénariste prodigieuse contre la dynastie au pouvoir à Pékin. Il y a bien sûr nombre de « traités inégaux » imposés par les Occidentaux ou les Japonais, comme le rappelle à loisir l'histoire que l'on enseigne en Chine, mais pas seulement. La dynastie Qing sur le déclin a parfois des éclairs de lucidité lorsque des mandarins éclairés arrivent à faire valoir leurs vues, comme le recrutement du brillant Irlandais Robert Hart<sup>1</sup> qui dirigera les douanes chinoises pendant quarante ans à l'abri d'une corruption endémique, ou l'acquisition d'armes modernes avec des instructeurs compétents.

---

1. Robert Hart exerça ses fonctions d'inspecteur général des douanes à partir de 1863. Il vécut à Pékin jusqu'en 1908 et fut annobli par la cour céleste, avec effet jusqu'à la troisième génération antérieure. L'anoblissement en Chine a un effet rétroactif sur les ancêtres déjà morts, dont on modifie alors les tablettes votives avec les titres idoïnes. Vieille sagesse, où l'on ne s'encombre pas d'héritiers présomptueux !

Le coup de boutoir fatal à la Chine est porté par les Japonais en 1894. Les armées du Mikado envahissent le royaume coréen tributaire de la Chine et le détachent de son suzerain historique. Les observateurs étrangers pensaient que l'armement chinois leur permettrait de résister sans difficulté à l'agresseur japonais. Mais, si équipement il y avait, les munitions, l'entraînement et la motivation manquaient cruellement. Le Japon fait une promenade militaire brutale en Corée – en y laissant d'ailleurs des milliers de morts sur le terrain – menace Pékin et s'empare par une manœuvre habile de la flotte de guerre chinoise du nord, plus puissante sur le papier mais faiblement commandée. Contrainte de signer l'humiliant traité de Shimonoseki en 1895, la Chine se voit amputer d'importants territoires (dont la grande île de Taïwan). Mais surtout, le Japon inflige à la Chine des indemnités monstrueuses de 230 millions de taels d'argent, là où toutes les guerres de l'opium du XIX<sup>e</sup> siècle ne lui en avaient coûté « que » 21 millions<sup>1</sup>. Ces indemnités détruiront l'économie chinoise plus sûrement que ce qui précède et accéléreront les troubles et les famines dans des proportions gigantesques. C'est ensuite la ruée. Dès l'année suivante, les puissances occidentales revendiquent et obtiennent des pans territoriaux entiers de la façade côtière chinoise, et plus seulement des concessions portuaires limitées. Cette agression japonaise finira de mettre l'empire chinois à genoux au début du XX<sup>e</sup> siècle. La Chine est alors partout surnommée « l'homme malade de l'Asie ». Le régime impérial des Qing finit par s'effondrer quand un médecin cantonnais, le docteur Sun Yat Sen, proclame la République de Chine le 5 janvier 1912.

La mondialisation s'est invitée en Chine. Le mouvement du 4 mai 1919 émanant des grandes universités chinoises, fondateur d'une conscience nouvelle, rejette violemment les « traités inégaux »

---

1. Un tael d'argent de l'époque équivaldrait aujourd'hui à environ 500 euros. La Chine, avec un PIB estimé par Maddison pour 1895 à 200 milliards d'euros, doit donc en payer 110 milliards. C'est comme si la France actuelle (PIB ~ 2 800 milliard d'euros) devait payer 1 700 milliards d'euros. C'est normalement impossible, même en étalant les remboursements. On pense au funeste « l'Allemagne paiera » des années 1920.

imposés par les étrangers mais témoigne aussi de la percolation de concepts extérieurs dans la société éduquée chinoise. La globalisation des idées est en marche, en tout cas pour une frange de la société chinoise. Mao Zedong lui-même absorbera volontairement le marxisme-léninisme soviétique d'origine étrangère pour structurer ce qui n'était au départ qu'une bande parmi d'autres de contestataires armés, et qui le conduira à prendre finalement le pouvoir en 1949 à la suite d'une vaste épopée sanglante où il faut à la fois se débarrasser de l'invasion japonaise – finalement résolue en 1945 par la victoire américaine dans la guerre du Pacifique – et des rivaux chinois dans une monstrueuse guerre civile. Dieu le Père de la République populaire, Mao a pour réflexe naturel d'endosser les habits d'un nouvel empereur, moins chamarrés que ceux des précédents, certes, mais selon un cycle connu : le leader d'une révolte paysanne cataclysmique finissait par devenir empereur omnipotent et omniscient. C'était conforme à la tradition des dynasties chinoises.

L'empire chinois serait enfin de retour ? C'est une illusion d'optique. Certains commentateurs de la remarquable émergence récente de la Chine invoquent une théorie de la « renaissance » d'une Chine splendide et mythique d'autrefois, censément la première civilisation du monde. Il y a de quoi être fasciné par la Chine ancienne, en effet, que de brillants savants occidentaux depuis Leibniz, instruit par les premiers missionnaires jésuites, ont décryptée pour nous. On ressort périodiquement un chiffre d'une fallacieuse simplicité : au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Chine était la première puissance économique du monde, nous dit-on, deux fois plus imposante que l'Inde, six fois plus que la France ou le Royaume-Uni de l'époque, dix fois plus que le Japon<sup>1</sup>.

---

1. Pour la richesse par habitant, en revanche, les classements sont tout différents. En 1820, calcule Maddison, le PIB par habitant de la Chine était de 600 dollars, contre 1 821 pour les Pays-Bas, 1 707 pour le Royaume-Uni, 1 257 pour les États-Unis, 1 230 pour la France, 759 pour le Mexique, 689 pour la Russie, 669 pour le Japon, 533 pour l'Inde (en dollars constants à valeur de 1990). La puissance chinoise globale n'est donc que la multiplication d'un PIB par tête modeste par les 380 millions de Chinois de l'époque.

L'Amérique ne pesait encore rien, ou quasiment rien : un tiers de l'Angleterre. C'est le grand historien de l'économie mondiale, Angus Maddison, qui l'a calculé. La Chine ne ferait donc aujourd'hui que retrouver sa place historique naturelle dans le concert des puissances.

Mais au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le monde était éparpillé en régions presque étanches les unes aux autres. Les échanges en Asie étaient réduits à quelques bateaux à voile européens transportant des épices indonésiennes ou de la porcelaine et de la laque chinoises. Les navires de guerre occidentaux avaient commencé depuis longtemps à sillonner l'Asie orientale, estafettes d'un basculement du monde. Le capitaine Cook avait « découvert » l'Australie, la Nouvelle-Zélande et bien d'autres îles du Pacifique. Car c'était l'Europe qui était montée en puissance depuis trois siècles, personne d'autre<sup>1</sup>. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Chine était technologiquement indigente et politiquement recroquevillée dans le carcan de rituels confucianistes impériaux d'un autre âge. L'impact de sa puissance économique ou militaire était nul, sauf peut-être à ses frontières terrestres immédiates. La puissance économique dont on se goberge est un leurre, car la richesse par habitant était plus que modeste. Bien sûr, multipliée par les 380 millions de Chinois de l'époque, cela produit ce résultat faussement brillant dont les cuistres s'emparent. Mais celui-ci n'a aucune portée.

Arguer d'une soi-disant puissance passée de la Chine est aussi pertinent que de comparer les médecins de Molière à la science médicale moderne, ou la montgolfière aux satellites, ou les courriers à cheval à l'iPhone. Plus grave, ce genre de rhétorique rejoint sans le savoir les slogans des dirigeants chinois actuels. L'invocation de la gloire ancienne de la Chine amène à gober tout cru le

---

1. Pour ceux qui s'intéressent à la grande question « Pourquoi l'Europe est-elle montée en puissance à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et pas la Chine ? », les réponses sont données dans la somme incontournable de l'historien californien Kenneth Pomeranz : « The great divergence », curieusement traduit par « Une » grande divergence (voir bibliographie).